

Les Cahiers  
du CRH

## Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

4 | 1989  
Varia

---

# L'extraction de l'or dans le royaume abron du Gyaman (Afrique pré-coloniale)

Emmanuel Terray

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2906>

DOI : [10.4000/ccrh.2906](https://doi.org/10.4000/ccrh.2906)

ISSN : 1760-7906

### Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 1989

ISSN : 0990-9141

### Référence électronique

Emmanuel Terray, « L'extraction de l'or dans le royaume abron du Gyaman (Afrique pré-coloniale) », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 4 | 1989, mis en ligne le 13 avril 2009, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2906> ; DOI : [10.4000/ccrh.2906](https://doi.org/10.4000/ccrh.2906)

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

---

# L'extraction de l'or dans le royaume abron du Gyaman (Afrique pré-coloniale)

Emmanuel Terray

---

- 1 Fondé à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le royaume abron du Gyaman occupe un territoire situé au Nord-Est de l'actuelle Côte d'Ivoire et au Nord-Ouest de l'actuel Ghana. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle c'est à son sous-sol, et, de façon plus précise, à ses mines d'or que le royaume doit son indéniable réputation de richesse. Bien avant qu'il n'ait été fondé, ses ressources en or ont attiré sur son territoire plusieurs vagues successives d'immigrants : commerçants Ligbi et Dyula, orpailleurs Nafana ; elles ont été l'une des raisons qui ont persuadé les bâtisseurs de l'Etat de se fixer dans le pays. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les Européens qui se rendent à Kumasi se font abondamment l'écho de leur renommée : selon Bowdich, le Gyaman « est sans comparaison la contrée la plus riche en or » ; Dupuis déclare de même : « Le Gaman, et en particulier ses provinces de Ponin, Bafoy et Showy renferment les gisements d'or les plus riches que mes informateurs connaissent, que ce soit dans cette région de l'Afrique ou dans une autre ». Au dire de l'amiral Collier, qui stationne à la même époque sur le littoral, « il est bien établi et connu que la quasi totalité de l'or que les Ashantees apportent sur la Côte est recueilli (*collected*) dans le pays de Buncatoo ». La célébrité du Gyaman s'étend bien au-delà de Kumasi et de la *Gold Coast* : se trouvant au Fezzan en 1819, le capitaine britannique Lyon enregistre au sujet du mystérieux pays de « Wangara » les renseignements qui suivent :

Nous ne pûmes obtenir aucune information bien précise sur le Wangara... Les uns le placent à une vingtaine de journées au Sud de Tembuctoo, les autres au Sud de Kashna, beaucoup même au-delà du Waday... On dit que la capitale de celui qu'on place au Sud de Tembuctoo se nomme Battagoo et que c'est une grande ville à proximité de laquelle on trouve beaucoup d'or.

- 2 Suit une description de commerce muet parfaitement conforme à la tradition. Si l'on se souvient que les Hausa donnent à Bondoukou<sup>1</sup> le nom de Bitugu, on n'hésitera guère à reconnaître Bondoukou dans le « Battagoo » de Lyon. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, cette réputation reçoit de multiples confirmations, et nous en découvrons la trace dans les

récits de nombreux voyageurs et responsables européens. En outre, le Gyaman n'est pas seulement connu pour l'abondance de sa production ; les observateurs soulignent à l'envi la qualité et la pureté du métal extrait.

- 3 Bien que l'exploitation des gisements d'or soit aujourd'hui complètement abandonnée, les récits des voyageurs, les recherches des géologues et la tradition permettent de reconstituer avec une certaine précision leur distribution géographique. De façon sommaire, on peut les répartir entre deux grandes zones, l'une au Sud et l'autre à l'Ouest de Bondoukou. La première, la plus anciennement connue et mise en valeur, commence aux alentours de Dadiase, à la lisière de la forêt dense ; elle s'étend sur tout le territoire du « vieux Gyaman », la partie orientale du pays Bona et l'Asikaso, et elle se prolonge, bien au-delà des frontières du royaume, dans le Ndenye, le Sefwi et l'Aowin. Treich-Laplène, qui progresse en 1888 sur la piste conduisant d'Anyibilekru à Kassa, croise tout au long de son chemin des exploitations d'or en activité, et son témoignage est confirmé cinq ans plus tard par Braulot. La seconde zone aurifère coïncide avec le massif de collines qui s'élève à l'Ouest et au Nord-Ouest de Bondoukou ; de ce côté, Binger note l'existence de puits entre Kufo et Sapia, au voisinage du sentier qui mène de Bondoukou à Tabagne ; enfin, des vestiges d'extraction ont été repérés à Sapli, Netei, Bereda, Songore, Kwasindawa par Tauxier, à Savagne, Sipa, Bagbao, Laudi par Soulé de Lafont. Mais au-delà des emplacements qui viennent d'être énumérés, et qui sont assurément les plus importants, l'or affleure partout en pays abron, sous un aspect ou sous un autre, et il est sans doute peu de ruisseaux dont les rives n'aient été prospectées à telle ou telle période de l'histoire de la région.
- 4 Du point de vue géologique, les gisements d'or se présentent sous des formes différentes, qui appellent des modalités d'exploitation spécifique. En premier lieu, l'or à l'état de poudre est tiré des alluvions déposées par les cours d'eau qui coulent sur des terrains aurifères, au moyen d'un procédé analogue au lavage à la batée utilisé par tous les chercheurs d'or individuels du XIX<sup>e</sup> siècle, en Amérique et en Australie. Au Gyaman, tandis que les hommes recueillent les alluvions sur le lit de la rivière, le lavage proprement dit est réservé aux femmes et aux captifs : le sable mêlé d'eau est placé dans unealebasse à laquelle est imprimé un mouvement de rotation de plus en plus rapide ; entraînées par leur poids, les particules de métal tombent progressivement au fond du récipient, tandis que l'eau et les impuretés sont expulsées. En second lieu, on rencontre des excavations à ciel ouvert permettant de recueillir l'or alluvial à partir des dépôts de surface asséchée ; la terre ainsi obtenue doit elle aussi être lavée, et si aucun ruisseau ne passe à proximité, les prospecteurs aménagent à cet effet des fosses de 1,50 à 3 mètres de profondeur que vient remplir l'eau des pluies. Enfin l'or est extrait de véritables mines, qui donnent accès, soit – dans le meilleur cas – à des filons continus de minerai à haute teneur, soit – comme cela se produit en règle générale au Gyaman – à des bancs de quartz ou à des conglomérats de graviers quartzeux qui ont été fragmentés et dispersés par les plissements du sol. La technique utilisée est alors bien différente : il s'agit en effet ici d'atteindre le filon ou la poche eux-mêmes. On creusera donc des puits de 70 centimètres à un mètre de diamètre et d'une profondeur qui est en moyenne de 3 à 10 mètres, mais qui peut aller jusqu'à 20 mètres. Comme l'objectif est d'épuiser le gîte, et que les Abron ne percent pas de galeries horizontales reliant les divers puits, ceux-ci sont creusés à des intervalles très réduits, de quelques mètres au plus : le terrain exploité ressemble ainsi à une véritable écumoire. Sur les parois du puits, on dispose un bourrelet d'argile de forme hélicoïdale, grâce auquel le mineur descend au fond en appliquant la méthode connue des

alpinistes sous le nom d'opposition : les pieds sont placés sur le bourrelet et le dos est appuyé sur la paroi opposée. Lorsque le minerai est atteint, l'extraction commence : la terre aurifère, déposée dans des calebasses, et les blocs de quartz sont remontés au jour à l'aide de lianes. A la surface une équipe lave la terre ou concasse le quartz.

- 5 L'extraction de l'or est dans une large mesure une activité saisonnière qui se pratique pendant les premières semaines ou les premiers mois de la petite et de la grande saison sèche. En effet, les pluies rendent le travail très difficile : les puits de mine sont inondés, par ailleurs les rivières sont en crue, et seuls des plongeurs peuvent alors atteindre les alluvions déposées dans leur lit ; mais il s'agit là d'une opération qui n'est guère rentable : pendant la remontée du plongeur à la surface, la plus grande partie du sable recueilli retombe au fond. Enfin en cette période, le travail agricole occupe la plus grande partie de la « main d'œuvre » disponible ; les villageois se bornent donc à exploiter l'or sur le territoire de leur propre village et se livrent principalement au concassage des quartz et à la recherche des pépites. Mais par ailleurs le lavage des sables et de la terre aurifère exige d'importantes quantités d'eau : or celle-ci se fait plus rare à mesure que la saison sèche avance, et le travail de l'or n'est bientôt plus possible qu'aux alentours des cours d'eau permanents.
- 6 Ainsi les époques de l'année les plus favorables à l'extraction de l'or sous ses diverses formes sont celles qui suivent immédiatement les pluies ; c'est alors que se produisent vers les gîtes aurifères des migrations temporaires qui peuvent entraîner des villages entiers : ainsi en novembre 1893, Braulot rencontre dans l'Asikaso les habitants du village abron de Kandena, situé à une centaine de kilomètres plus au Nord.
- 7 Compte tenu de ce caractère saisonnier, l'extraction de l'or mobilise en pays abron des effectifs considérables de travailleurs. Pour ce qui est des mines, en effet, l'exploitation d'un puits exige le concours simultané d'au moins trois personnes : le mineur au fond du puits, celui qui remonte à la surface les blocs de quartz ou les calebasses remplies de terre, et la laveuse ; par ailleurs, le caractère pénible du travail impose des relèves fréquentes : il faut donc compter pour chaque puits deux équipes ainsi constituées ; si le lieu de l'extraction est éloigné de celui du lavage – si l'on en croit Monnier, trois heures de marche parfois les séparent – il faut prévoir en outre des porteurs. En raison du caractère aléatoire des forages – de nombreux gîtes ne sont pas atteints du premier coup, et tous ne sont pas également riches – des centaines de puits sont creusés au même endroit et sont en activité simultanément. On comprend dès lors l'importance de la main d'œuvre requise. Quant aux « chantiers » de lavage, nous disposons de quelques données, qu'on ne saurait prendre au pied de la lettre puisqu'il s'agit de témoignages de seconde ou de troisième main, mais qui n'en fixent pas moins des ordres de grandeur. Dupuis, qui se rend à Kumasi en 1820, écrit :
 

Sur les rives du Barra, une rivière qui prend sa source près de la grande ville musulmane de Kherabi et coule vers le Sud pour se jeter dans le Tando ou rivière d'Assinie, les Gamans pratiquent le lavage de l'or, et mes informateurs rapportent que pendant la saison des pluies, il y a du travail pour huit ou dix mille esclaves pendant deux mois.
- 8 Si nous n'avons pu jusqu'à présent identifier le mystérieux « Kherabi », le Barra n'est autre, selon toute probabilité, que le Ba, qui se jette non pas dans le Tano, mais dans le Komoé, après avoir arrosé le Sud du Gyaman, le Bona et l'Asikaso. Moins de trente ans plus tard, Gordon, qui séjourne en *Gold Coast* en 1847-48, déclare :

Les principales mines que possède l'Ashantee se trouvent au Gaman, territoire annexé par ce royaume au début du siècle dernier. On les dit extrêmement riches et d'après les rapports que nous avons reçus, quarante mille bras y sont employés.

- 9 Pour mieux apprécier ces indications, et sans contester qu'elles sont sans doute quelque peu exagérées, nous les rapprocherons des estimations que nous avons proposées concernant la population totale du royaume : de quatre-vingts à cent mille habitants au début du <sup>xx</sup>e siècle. On le voit, l'extraction de l'or est certainement l'une des principales activités économiques du pays.
- 10 Que dire des conditions de travail, ainsi que des rendements obtenus ? En ce qui concerne le lavage de l'or, Gordon souligne en 1850 « à quel point l'opération est fatigante » ; et de nombreux observateurs s'accordent avec lui pour insister sur le caractère peu rémunérateur des efforts consentis. D'une revue des témoignages d'origine britannique, Garrard conclut à des rendements de l'ordre de 0,4 à 0,5 grammes par prospecteur et par jour, soit de 30 à 38 grammes, d'une once à une once un quart, pour une saison de soixante-quinze journées. Les sources françaises – celles du moins qui ne se bornent pas à faire état de « on-dit » et de rumeurs – indiquent des chiffres analogues. Le travail dans les mines est certainement plus productif ; en particulier, c'est lui qui permet d'obtenir la très grande majorité des pépites ; mais il est à la fois pénible et dangereux ; en outre, son résultat est très aléatoire. Dans un rapport transmis en 1881, Hart écrit :
- Les indigènes creusent également des puits pour trouver de l'or... Rechercher l'or de cette manière est un labeur considérable.
- 11 Par ailleurs, les risques d'éboulement et de mort par ensevelissement sont énormes. Quant à l'incertitude du résultat, laissons la parole à Meredith :
- Ils (les Noirs) regardent le travail dans les mines comme une spéculation hasardeuse : parfois elle les paie bien, parfois elle ne rapporte guère.
- 12 Bref, la recherche de l'or est un travail peu apprécié, et s'il faut en croire Robertson, les Africains la tiennent même au début du <sup>xix</sup>e siècle pour « une mauvaise affaire » (*a bad trade*). Les traits qui viennent d'être évoqués expliquent dans une large mesure la composition de la main-d'oeuvre affectée à ce secteur, et notamment la part que les esclaves représentent en son sein.
- 13 Enfin, la production de l'or s'accomplit dans le cadre d'un système déterminé de représentations, et elle doit à celui-ci quelques-unes de ses principales caractéristiques. En pays akan comme dans d'autres régions de l'Afrique de l'Ouest, l'or est tout d'abord regardé comme un être vivant, capable de se cacher, de s'enfuir, de se venger aussi de ceux qui tentent de s'emparer de lui. En conséquence, la recherche de l'or n'est pas simplement un processus d'ordre physique ou mécanique ; ceux qui s'y adonnent doivent remplir certaines conditions sur le plan du rituel ; pour que le précieux métal accepte de se laisser capturer par eux, il leur faut respecter certaines règles, consentir à certaines démarches ; pour déjouer les châtiments qu'il réserve aux arrogants et aux téméraires, il leur faut prendre certaines précautions. En premier lieu, les gisements d'or sont repérés à l'aide de divers indices : la couleur et la composition du sol, mais aussi la présence d'une espèce particulière de fougères, ou celle d'une fine vapeur en suspension dans l'atmosphère ; en outre, on recourt aux services d'un magicien local ou d'un *karamoko* musulman. L'ouverture de la mine, la découverte des pépites sont accompagnées de sacrifices propitiatoires dont les victimes, le plus souvent animales, peuvent parfois être humaines. Les mineurs sont tenus au respect de multiples interdits : en particulier, de même que les chasseurs à la veille de leurs expéditions, ils doivent s'abstenir de tout

rapport sexuel dans la nuit qui précède leur descente « au fond » ; par ailleurs, celle-ci n'a lieu que les jours fastes. Au cours du travail, on chante de façon continue : si l'on s'arrêtait, l'or prendrait la fuite. L'arrivée d'un chien sur le placer, le jet d'une pointe d'ivoire au fond du puits produiraient le même effet.

- 14 D'un autre côté, certains incidents – par exemple l'exhumation d'un or de couleur blanche – entraînent la cessation immédiate des opérations. Plus généralement, de même – ici encore – que les chasseurs expérimentés prennent grand soin de ne pas exterminer le gibier qu'ils poursuivent, les chercheurs d'or évitent d'épuiser les gisements découverts : autrement, croient-ils, l'or ne pourrait se reproduire et disparaîtrait du pays. Les mêmes considérations expliquent certains comportements à première vue étranges : l'interdiction d'exploiter tel ou tel filon particulièrement riche, la remise en terre, en certaines circonstances, de telle ou telle pépite ; les uns et les autres sont en pareil cas considérés comme des semences que l'on doit protéger si l'on veut préserver les récoltes futures. En cas d'accident, aucun effort n'est tenté pour dégager les travailleurs ensevelis, et la mine est aussitôt fermée : l'or a manifesté sa colère en prélevant quelques vies humaines ; continuer de creuser, même pour sauver celles-ci, n'aboutirait qu'à l'irriter plus encore. Nul doute que de telles croyances ne contribuent à limiter le volume de la production, dans une mesure qu'il reste d'ailleurs difficile de préciser.
- 15 Enfin, les pépites ne sont pas seulement des êtres vivants, elles sont de surcroît douées d'une puissance surnaturelle peu commune, qui rend leur manipulation dangereuse au commun des mortels. D'une façon générale, le contact direct de l'or doit être autant que possible évité ; dans le cas des pépites, seuls les souverains et les chefs possèdent en eux-mêmes la force vitale nécessaire pour détenir sans danger des trésors aussi redoutables : telle est, sur le plan des croyances, la justification du monopole qu'ils exercent sur ceux-ci. En revanche, le mystère qui, selon de nombreux observateurs, entoure l'extraction de l'or n'a aucun caractère rituel ; de toute évidence, il s'agit d'un écran tendu pour dérober les mines d'or aux regards des indiscrets, et tenir en échec les convoitises de ceux-ci ; ces indiscrets peuvent être des Blancs, mais il peut s'agir aussi des parents ou des voisins du mineur, ou encore des agents du souverain.

---

## NOTES

1. Ville marchande située au cœur du royaume.

---

AUTEUR

**EMMANUEL TERRAY**

Emmanuel TERRAY est directeur d'études au Centre d'études africaines (E.H.E.S.S.)